



© SIMON GOSSELIN

## Course à l'échalote

Des héros frénétiques poursuivent des chimères dans l'univers aussi chaotique que désopilant mis en scène par **Patrick Pineau** dans *Le Mandat* de Nicolai Erdman.

PAR HUGUES LE TANNEUR

Une casserole dégoulinante de vermicelles au lait sur la tête, l'homme surgit furibard dans le salon des Goulatchkine. C'est leur voisin. En plantant un clou dans la cloison pour y accrocher un tableau, Pavel Goulatchkine a déséquilibré le récipient posé sur une étagère de l'autre côté coiffant ainsi sans le vouloir le crâne de l'énervé, lequel menace à présent de dénoncer toute la famille aux autorités bolchéviques. Cette soudaine et cocasse accélération dans un spectacle par ailleurs passablement agité donne une bonne idée de l'atmosphère aussi dingue que survoltée du *Mandat*, pièce de Nicolai Erdman, dont Patrick Pineau signe une mise en scène très enlevée présentée début mars au théâtre Les Célestins à Lyon.

Ce dont rend compte l'auteur dans ce texte écrit sept ans après la révolution d'Octobre 1917, c'est de la réalité d'une société déboussolée où, entre promiscuité et délation, chacun s'efforce tant bien que mal de survivre au jour le jour. Les solutions envisagées pour sortir du pétrin ont de quoi déconcerter. Ainsi il est question d'un mariage entre Varvara, la sœur de Pavel, et le jeune Valerian Smétanitch. Mais l'union ne peut s'accomplir qu'à la condition, imposée par Olympe Smétanitch, le père du fiancé, que la famille Goulatchkine apporte en dot... un communiste. Pas de mariage donc, à moins que Pavel obtienne une carte du parti – le fameux « mandat », précieux sésame apte à assurer la sécurité des deux familles.

Alors qu'il a filé en quête du document, Nadejda Petrovna, sa mère, écoute en douce des chants liturgiques sur un phonographe. Survient une amie, venue lui confier une énorme malle en

osier fermée par un cadenas. Dedans, explique-t-elle sous le sceau du secret, se trouve « tout ce qui reste de russe en Russie ». En l'occurrence une robe comme le constatent Pavel et Varvara après avoir forcé la serrure. Mais pas n'importe quelle robe puisque c'est l'habit de mariage de la tsarine décédée. Cette relique douteuse produit des réactions en chaîne sitôt que le frère et la sœur en ont revêtu Nastia, la cuisinière employée par la famille.

Relevant à la fois de la farce et de la satire, la pièce torpille à tout va mettant en scène avec une joie sauvage les errements d'une population écartelée entre la nostalgie de l'ancien régime dont le souvenir est encore vif et un présent indéchiffrable. Car Nastia d'abord obligée de se dissimuler sous la robe ne tarde pas à passer aux yeux d'une bande de crédules pour la Tsarine en personne laissant présager le retour de l'empereur. La collision entre des personnages prêts à croire tout et n'importe quoi et une accumulation de faux-semblants doublée d'une capacité à afficher des opinions variables selon les circonstances est évidemment du pain béni pour les acteurs qui s'en donnent à cœur joie dans ce spectacle mené à vive allure et en même temps admirablement tenu.

Rétrospectivement on se demande comment une telle œuvre a pu échapper à la censure lors de sa création par Vsevolod Meyerhold en 1924. La légende dit que le succès fut tel, que deux spectateurs sont littéralement morts de rire au cours d'une représentation. Nicolai Erdman n'écrira qu'une seule autre pièce, *Le Suicidé*, brillamment mise en scène il y a quelques années par Patrick Pineau qui retrouve ici l'univers de l'auteur en connaisseur. Les deux pièces ne seront publiées qu'après l'effondrement de l'URSS. Confirmant la lucidité exprimée par un personnage d'Erdman remarquant comment dans la Russie de Staline « ce qu'un vivant peut penser, seul un mort peut le dire ».

**LE MANDAT**  
de Nicolai Erdman, mise  
en scène Patrick Pineau,  
au théâtre de la Tempête,  
Paris, jusqu'au 5 mai